



EN MARGE
PIERRE THIBEAULT

RENCONTRES

Je me rappelle avoir légèrement houspillé Annie Roy et Pierre Allard il y a quelques années. Comme d'autres de mes confrères d'ailleurs, mais sur un autre niveau. Certains collègues journalistes avaient reproché à l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA), dont Allard et Roy sont les fondateurs, d'offrir aux sans-abri un weekend de rêve pour ensuite les laisser retomber péniblement dans leur triste réalité. Pour eux, l'événement *État d'urgence* qui fête son 10^e anniversaire cette année n'était qu'un coup d'épée dans l'eau. Autrement dit, en organisant ce festival, L'ATSA faisait miroiter aux miséreux le mirage d'une abondance à laquelle ils ne goûteraient jamais. En lisant entre les lignes et pour peu que le lecteur des articles de mes confrères ait l'esprit mal tourné, c'est tout juste si l'on accusait pas l'ATSA de faire preuve de cruauté mentale à l'endroit des sans-abri.

À ce sujet, la réponse de Pierre Allard et Annie Roy n'a pas bougé d'un iota depuis leurs débuts. Jamais l'ATSA ne s'est présentée comme un organisme visant la réinsertion sociale des gens de la rue. Tout aussi revendicateurs soient-ils, Allard et Roy sont d'abord des artistes qui visent bien sûr une certaine forme de conscientisation et de dénonciation. Leur art est en ce sens engagé. Mais au-delà de cette rhétorique de revendication, leur objectif premier est tout autre et se situe aux sources de ce que l'art et la culture cherche à créer: une rencontre, un dialogue, comme me le confirmait Pierre Allard lors de notre rencontre la semaine dernière.

«Lorsque nous avons commencé l'ATSA, nous étions peut-être plus pressés. Nous voulions tout changer et tout de suite. Mais nous avons appris que ce qui compte, ce sont les graines que nous semons grâce à ces événements. Et ces graines, je sens bien que c'est par la rencontre qu'elles peuvent germer. Lorsque *État d'urgence* se termine, chacun rentre chez soi avec le fruit de ces rencontres et c'est là que tout prend son sens.»

De mon côté, et même si j'ai toujours reconnu l'importance et la véritable pertinence des actions de l'ATSA, je me suis un jour demandé dans ces pages si Allard et Roy ne semblaient pas avec L'ATSA dans les travers de l'ère hyper festive qui est la nôtre, s'ils ne tentaient pas de rendre l'événement trop mignon pour attirer le plus grand nombre. Je n'aurai ni la prétention ni l'outrecuidance de penser que j'ai pu être d'une quelconque influence sur leur réflexion mais force est d'admettre que j'ai eu un large sourire de satisfaction lorsque Annie Roy m'a fait la déclaration suivante la semaine dernière: «On a fait appel à François Avard bien sûr pour son côté irrévérencieux. Mais aussi parce que lorsque tu organises un événement comme celui-là, qui n'est pas *cute* en partant, tu as peut-être tendance à tenter de le rendre *cute* pour que les gens viennent. On a voulu s'éloigner de cette tentation.»

Loin, loin du tout pour la fête...

LES COTES

L'organisme Médiaparc qui donne des cotes aux films, cotes utilisées par tous les téléhoraires québécois, célèbre ses 40 ans. Pour souligner la chose, l'institution fait paraître un petit ouvrage rassemblant toutes les analyses de films de 1968. En lisant cela, on constate le chemin parcouru depuis lors. Quelques exemples...

«Le comportement du héros, personnage sympathique, est loin d'être conforme à la morale.» (*The Climax*, de Pietro Germi, avec Ugo Tognazzi)

«L'intrigue comprend divers aspects sordides, dont de nombreuses références à l'homosexualité.» (*The Detective*, de Gordon Douglas, avec Frank Sinatra)

«Cette comédie [...] constitue un spectacle divertissant qui demeure toujours dans les limites du bon goût.» (*La grande vadrouille*, de Gérard Oury, avec Louis de Funès et Bourvil)

«On sent chez les personnages une certaine recherche d'amour sincère, mais le film se situe dans un climat d'amoralité et contient des images sensuelles.» (*Mon amour, mon amour*, de Nadine Trintignant)

«L'histoire donne lieu à des allusions irrespectueuses à l'endroit de la religion ainsi qu'à des scènes de nudité.» (*Rosemary's Baby*, de Roman Polanski, avec Mia Farrow)